

Texte écrit pour le recueil collectif :

*Dans la librairie,
Maguy Pothier et les amis de Jean Rome,
novembre 2009*

La paix des braves

— C'est le Bostricht.

Le paysan mosellan hochait la tête et insistait :

— Cela envahit tout. Il n'y a rien à faire.

Comme vous le savez, le Bostryche n'est pas un alcool de quetsche caché sous les sacs de pommes de terre – encore une que les Allemands n'auront pas - mais un coléoptère, *Ips Typographus*, qui ravage les forêts d'épicéas du nord de l'Europe.

Entre le typographe et le libraire, à l'orée de cet été-là, allait naturellement se nouer une conjonction particulière. Bien plus : les auspices y étaient favorables. Parmi le prolifique cousinage de la nomenclature Bostryche, on trouve en effet le mendiant, le moine, le jésuite, le capucin et l'ermite. Le chanoine Rome ne pouvait échapper au destin, en ce lieu de villégiature qui nous rassemblait alors ; il était écrit qu'il y ferait la découverte que je vais dire.

Nous étions en Moselle méridionale, à l'écart d'un village retiré, dans un cul de vallée tout droit sorti des contes de Grimm ou des rêves d'Erckmann et Chatrian, de l'autre côté de la frontière linguistique. La maison de grès rose, aux linteaux de fenêtres arrondis, était posée sur une prairie en pente douce qui regardait le soleil levant. C'était une bâtisse rustique, mais léchée. Un coin de chambre, au premier étage, s'ouvrait sur le fumoir qui sentait fort le jambon ; pourtant, des boiseries recouvraient les murs. Les portes étaient en planches de sapin, mais rehaussées d'une peinture qui imitait les nobles nœuds du chêne ; les luminaires portaient encore ces coupelles de verre translucide et tacheté qui signait les intérieurs petit-bourgeois des années trente de l'autre siècle.

Rien n'avait bougé depuis cinquante ans. C'était la maison de la Belle au Bois Dormant, la chambre du temps immobile, une chaumine au fond de laquelle l'horloge s'était arrêtée à la même heure ancienne où Jean, petit garçon, dévalait la rue des Gras au volant de sa voiture à pédales.

Face à la fenêtre de la cuisine se trouvait l'ancien potager, dont la terre était retenue par un muret de pierres exactement jointif. À la belle saison, par la croisée ouverte, passaient les mille nuances d'une houle de lupins, génération spontanée qui avait étouffé les poireaux et choux-fleurs du vieux paysan disparu dont nous avons pris la place. Plus haut, sur le pré, quelques mirabelliers philosophes somnolaient et humectaient leurs racines à l'eau d'une source qui sourdait là plutôt qu'ailleurs. Le filet clair respirait entre quatre pierres, puis se perdait de nouveau dans les herbes.

Jean explorait ce territoire étranger comme il savait le faire, à la recherche de la trace, de l'insolite, du vestige, de l'objet qui parle, du procédé inconnu, de la belle ouvrage ou du forfait dissimulé. En quête du « pas banal ».

Il était apparenté au gobe-mouche qui, à partir de sa base où il revient bien vite, rayonne par jets successifs pour capter sa nourriture. Jean n'était pas un homme de la ligne droite et le plus court chemin de menait pas à lui. Nous qui avons randonné à ses côtés, nous savons bien que ce marcheur était le prince du hors-circuit, et que la manufacture Michelin, pour son Guide rouge, lui a emprunté le concept de « vaut le détour » :

— Il y a quelque chose à voir. Ça m'intéresse.

Et il s'enfonçait dans un bois pentu, ou intimait sans violence à son chauffeur, souvent sa chauffeuse, de faire un crochet. Ce qu'il obtenait à coup sûr.

Ce matin là, nous nous trouvions au pied de la rangée d'épicéas défunts, aux ramures ternes et sèches, formant une haie en limite de propriété. De l'autre côté de la ligne de démarcation, celle-ci matérialisée par quelques pierres recouvertes d'aiguilles grisâtres, le paysan mosellan avait bâti sa remise, petite bicoque de planches, propre et d'aplomb.

Et se lamentait sur le Bostricht :

— On ne peut l'arrêter.

Plus loin, dans la petite plaine qui s'étendait devant la maison, de l'autre côté de la route, la paysanne mosellane appelait ses vaches, flanquée d'une menue silhouette de trois ans, blonde et bouclée, qui n'était pas la dernière à pousser le cri ancestral :

— Kom ! Kom !

Mais je regardais ailleurs, au-delà de la prairie, là où commençait la forêt qui montait sur des sommets arrondis, là où, Dieu merci, le fléau n'avait pas encore dispersé son défoliant.

Cette forêt germanique qui nous entourait, épicéas et sapins de haute lice, hêtres larges et solides, sous-bois aérés et moussus, montrait une vigueur, une puissance, qui faisait l'étonnement de Jean :

— Nous ne sommes même pas ici à l'altitude de la place de la Victoire !

C'était vrai. La masse végétale qui couronnait notre prairie ne dépassait pas la cote de trois cent mètres ; largement surplombée, à cent cinquante lieues de distance, par les flèches de la cathédrale arverne. Pour Jean, dont les références étaient subitement brouillées, il y avait là un paysage qu'on ne trouvait qu'à partir de mille mètres en Auvergne et qui nous en remontrait. Des chemins bien tracés, aux rives herbues bordées de digitales, disparaissaient sous l'ombre dense. On s'attendait à voir surgir, au détour d'une courbe, Hansel tenant par la main Gretel, son ruban rose et son panier.

Pour autant, Jean n'avait pas perdu tous ses repères.

Car il y en a d'universels.

Le lendemain, je l'aperçus qui rôdait autour de la rangée d'épicéas bostrychés. Il me fit signe. A son air, en m'approchant, je compris qu'il y avait là quelque chose de « pas banal ». Sans un mot, il m'indiqua un endroit précis, à l'arrière d'un tronc, côté paysan mosellan.

Je ne remarquai rien, d'abord ; mais il fallut bien que mes yeux se dessillassent. Et alors je ne vis que ceci : un trou, parfaitement circulaire, au bord net, d'environ un centimètre de diamètre.

Sur chacun des troncs de la rangée apparaissaient les mêmes stigmates, alignés à égale distance du sol. Il n'était pas nécessaire de parler allemand ni de savoir dire « Kom ! » pour comprendre que cet insecte-là n'était pas le Bostryche, pas plus le crochu que le cornu, mais une créature baptisée par Linné tatière-de-dix-bien-affûtée.

Les trous étaient percés à un angle de quarante-cinq degrés, de haut en bas, de sorte qu'on pouvait, comme dans un petit bénitier, y déposer le poison qui filtrerait jusqu'aux racines, déplumerait et occirait l'épicéa ; cet arbre coupable d'avoir été planté trop près de la ligne par l'ennemi de toujours, notre prédécesseur, par ce vieil homme qui venait de mourir en laissant le champ libre à toutes les forfaitures.

Ma surprise était admirative. J'en étais resté à la foi du charbonnier : on me disait le Bostricht et je croyais le Bostricht. Je n'avais pas, comme Jean, fréquenté le catéchisme, les bons Pères, et appris que le Mal est partout, qu'il faut y penser toujours sans en parler jamais. Mon esprit n'avait pu même entr'apercevoir l'hypothèse d'un acte de sabotage.

A compter de cette seconde là, et pour toujours, je regardai Jean avec une déférence particulière. A côté de lui, je me sentais tout droit issu de la famille Fenouillard. Parlant à Rome, je pensais à Pempidou, dont les chevillards du foirail de Saint-Flour disaient :

« — Ce n'est pas à lui qu'on vendrait une vache malade. »

Nous hélâmes le paysan mosellan qui se trouvait devant sa porte. Il vint de bonne grâce à notre rencontre. Je pris la direction des entretiens et lui montrai les orifices, comme si j'en étais l'inventeur, le découvreur, pendant que Jean se tenait coi, ne m'en voulant pas de mon imposture.

Nous hélâmes le paysan mosellan qui se trouvait devant sa porte. Il vint de bonne grâce à notre rencontre. Je pris la direction des entretiens et lui montrai les orifices, comme si j'en étais l'inventeur, le découvreur, pendant que Jean se tenait coi, ne m'en voulant pas de mon imposture.

Je demandai ce que c'était que ces trous.

— C'est le Bostricht.

Ne croyez pas que le paysan mosellan soit bête. Celui-là ne nia pas plus de dix secondes. Il eut un geste du bras, un éclair de colère vite rentré, puis il expliqua sans plus se faire prier :

— Les racines des sapins poussent ma remise et la détruisent. L'autre ne voulait pas les abattre. Alors... La messe était dite. Sous la moustache, Jean avait le sourire matois. Le paysan auvergnat était venu sur le front de l'est et avait carbonisé le vacher teuton.

Ai-je dit : Jean Rome, paysan auvergnat ? Jeannot Lou Paysan, comme les chemises et les pantalons ? Jean, le croquant d'Alexandre Vialatte, « des cheveux noirs, des yeux de braise, des dents luisantes et des chandails superposés, les uns marron, les autres aubergine » ?

Certes non !

Jean Rome était un citadin, né au cœur de la ville. Il avait été élevé au pied de la cathédrale. Il nommait toutes les rues. Vous auriez pu vous arrêter avec lui devant chaque porte, à chaque carrefour et à propos de chaque pierre recueillir un souvenir, une anecdote, parfois une information connue de lui seul et des renseignements généraux. Sans qu'il le recherchât, il s'était taillé une place enviable dans le Who's who de la cité. Le festival du court métrage l'avait appelé au sein de son aréopage. Ses actes de résistance contre l'obscurantisme, quand on lui cherchait noise pour une couverture en vitrine, avaient fait le tour des journaux.

Sans qu'il y touchât jamais, la ville, ce murmure anonyme, l'avait élevé au rang d'institution inamovible ; une figure de notabilité qui, dans les dernières années, arpentait les lieux excentrés de la cité à la recherche des mutations et des invariants affectant sa géographie personnelle. La ville, dernière quête de Jean Rome, ce moule original du personnage urbain.

Cependant, de l'autre côté des volcans, sur le versant opposé de la vie, il y avait Saint-Maurice de Pionsat, dans les Combrailles.

Là ne se trouvaient pas précisément ses racines, mot dépourvu de sens dès qu'on quitte le sujet des épicéas de Moselle. Les Combrailles, pour Jean, ce n'était pas non plus Un dimanche à la campagne, et pas davantage le clair-obscur des frères Le Nain : il n'avait pas été élevé au cul des vaches.

Mais là-bas, dans son enfance et sa jeunesse, Jean avait donné la main aux travaux des champs, participé au meurtre du cochon, bu la goutte, connu la crasse, et ce qu'il n'avait pas fait, bien mieux : il l'« avait vu faire ».

Ce coin des Combrailles marquait sa conversation d'un fil bleu qui a couru au long des années et des décennies. Nous sommes passés ensemble, une après-midi de printemps, devant la maison de sa grand-mère ; un lieu où soufflait l'esprit, celui des pommes de terre revenues dans une huile de colza mucilagineuse dont le goût s'est perdu ; c'était au temps que les bêtes parlaient et que les aïeules cassées tenaient la poêle de fonte d'une seule main, sans trembler et à l'horizontale.

Et puis, dans le coffre aux trésors luisait la vigne, sœur jumelle de la civilisation ; le raisin de son père, l'Alfred, sis sur les coteaux de Saint-Jacques, où Jean venait tailler le cep sous les pêchers ; ces règles détruites depuis longtemps par l'érection de la Muraille de Chine et la longue balafre du viaduc des suicidés. On roulait les tonneaux de Gamay dans les catacombes de la rue des Gras, qu'il m'avait montrées quelquefois, caves devenues aujourd'hui asthmatiques, bouchées, comblées, calfeutrées et qui ne respirent plus.

Jean Rome, paysan auvergnat ? On ne range pas si facilement dans les cases un anarchiste, même contrarié, doublé d'un amateur de cerises sauvages. A l'image de Clermont-Ferrand jusqu'aux derniers souffles du vingtième siècle, Jean était une ville à la campagne. Il se situait du côté de l'entre-deux, comme le fromage ; une appellation à lui tout seul, peut-être.

I
l arpentait les trottoirs goudronnés tel un marchand de toile traversant la planèze ; il traçait son chemin sur les sentes de montagne avec, dans son sac à dos de boy-scout des villes, sa gourde d'érudition, de finesse et d'homme du livre.

Et la guerre ? Voilà un autre fil, qui n'était pas bleu.

Le paysan mosellan, fût-il né, comme Jean, en 1932, avait parlé un allemand maternel jusqu'à l'âge de l'école ; derechef en 1940, par la force de l'Histoire, il continuait de survivre dans le même idiome, en lettres gothiques de surcroît. À la sortie de la guerre, quand les enfants de la Révolution Nationale passaient leur certificat d'études, cet écolier émergeait en République, étourdi, sans parler un mot de français.

Jean, son lointain camarade, connaissait par cœur, à cette époque, Maréchal nous voilà et Fiers Gaulois à tête ronde.

Quinze années nous séparaient, Jean et moi : entre générations, ce n'est aujourd'hui qu'une nuance. Mais nous départageait bien davantage le mur des images intimes de la guerre, dont nous autres, nés sous la IV^{ème} République, sommes dépourvus. Il nous manque un organe.

Jean avait vécu la guerre sur le plateau central de Clermont-Ferrand. Il avait ricané en épiait les soldats allemands se rendre au bordel des Trois-raïns, il avait entendu leur chant, il gardait en mémoire le tombé des uniformes.

Mais, tel le paysan mosellan de l'été du Bostryche, il ne maîtrisait pas la langue, parce qu'il avait vécu l'Occupation comme un enfant de dix ans, assurément éveillé, pressentant beaucoup de choses j'imagine, mais ne sachant pas lire encore le dessous des cartes ni le côté sud du tronc des épicéas morts. Ce n'était pas la stratégie de Montgomery devant El Alamein qui intéressait Jean dans son âge mûr, mais la quête permanente de la face cachée des choses de la guerre, de Vichy. Il voulait qu'on lui montrât la poussière sous le tapis. Peut-être y avait-il là un besoin de rattrapage, un sentiment de frustration d'avoir ri dans son enfance au spectacle de marionnettes, sans comprendre qu'invisible derrière le castelet s'agitait la main des manipulateurs.

C'est dire si le film Le chagrin et la pitié, de Marcel Ophüls, chronique de Clermont-Ferrand entre 1940 et 1944, dévoilement de l'ambiguïté quotidienne sous l'Occupation, a rencontré alors un amateur passionné à sa sortie fin 1969.

Oserai-je dire ma perplexité lorsque, beaucoup plus tard, je vis Jean plonger dans l'affaire Faurisson avec délectation ?

Nier l'existence des chambres à gaz avec la caution (provisoire) de l'Université, je comprenais bien qu'il tenait là un beau chapitre dans le grand livre du « pas banal ». Je voyais aussi que Jean Rome, le libre-penseur, considérait que la liberté de penser, par définition, soufflait où elle voulait, aux quatre vents et même à l'aquilon mauvais. Je savais qu'il abhorrait le confort bien-pensant des vérités établies, celui des bourgeois de Richepin satisfaits « qu'avril bourgeonne et que décembre gèle. » Mais au delà de l'intérêt que Jean montrait pour les péripéties de l'affaire, je soupçonnais un début de complaisance pour les thèses mêmes de ce négationnisme : les défenseurs du dogme historique n'en faisaient-ils pas un peu trop ? Si on allait y voir, tout de même ?

Faurisson, vaut le détour ?

Je me souvenais que nous avions visité ensemble le camp du Struthof, dans le Bas-Rhin...

Je ne lui ai jamais posé la question, par peur de me fourvoyer, de le froisser. Je savais aussi que sur le chapitre des interrogations, la moindre velléité inquisitoire recueillerait une réponse, certes fort amène, mais inévitablement brodée sur le canevas éternel du ni oui, ni non, bien au contraire.

Sous la lumière de cet été là, nous étions trois, le paysan mosellan, Jean et moi, au pied des épicéas morts.

Le félon avait été confondu. Il avait menti, avait avoué, s'était confessé. Restait à pardonner. La Charité est une vertu théologale, et Jean savait la pratiquer. Et puis, nous venions de la France de l'intérieur ; nous étions jeunes encore ; nous n'allions pas reprendre à notre compte une vieille guerre étrangère.

Là-bas, les vaches rentraient à l'étable pour la traite de la mi-journée et dans notre verger les pommes enflaient au soleil.

Par mon truchement, l'absolution de Frère Jean fut accordée. Mais il y eut pénitence.

— Vous avez tué ces arbres. Finissez donc le travail. Abattez-les, entassez les rondins.

La joie, le soulagement, éclairèrent alors le visage du paysan mosellan.

On fraternisait par-dessus les tranchées.

Le lendemain matin, à l'heure où le parfum du café s'échappe par la fenêtre ouverte et se mêle à celui des roses, à l'heure où le premier bretzel fait craquer son grain sous la dent, quand les enfants descendent échevelés et silencieux encore ; à l'heure où Jean saupoudrait de feuilles de thé noir, au-dessus de la casserole, la surface frémissante de l'eau, la sombre forêt renvoyait déjà, au-dessus de nos têtes, l'écho triomphant de la tronçonneuse.